

Violence et humour noir

Impressions du 45ème festival de Cannes

Quelque chose de pourri au pays de Bush...

Enclave vouée au 7ème art sous le soleil de la Côte d'Azur, le festival de Cannes se voit souvent accusé d'être déconnecté des réalités du monde. Un bref examen des palmarès successifs montre cependant que, de "Z" à "Hidden Agenda", certains prix importants ont récompensé, au fil des années, des oeuvres directement et ouvertement politiques ou révélatrices de leur époque. Il ne faut pas en conclure toutefois que les responsables du festival de Cannes font systématiquement la part belle aux films politiques. Ce serait plutôt le contraire: les festivaliers voient plus souvent les cinéastes étaler leurs états d'âmes sur l'écran que se poser des questions sur l'état du monde. Il y a d'ailleurs eu quelques scandaleux oublis, le dernier datant de 1989, année où le président du jury, Wim Wenders, ignore totalement Spike Lee et son "Do the right thing" pour lui préférer le gentil mais assez stérile "Sex, lies and videotape".

Or ne voilà-t-il pas que la bombe dont Spike Lee nous avait précisément prédit le déclenchement dans "Do the right thing" allait sauter à la figure des Américains juste avant le 45ème festival de Cannes! Les émeutes de Los Angeles s'étaient à peine calmées que l'on entendait, dans la grande salle du Palais des festivals, Whoopi Goldberg déclarer, en faisant virevolter un tampon (taille super plus, précise-t-elle!) sous le nez du producteur chic et choc interprété par Tim Robbins: "A Pasadena, la police n'arrête pas des innocents. Vous confondez avec Los Angeles. Là-bas, on cogne d'abord et on interroge ensuite" ("The Player" de Robert Altman, présenté en compétition).

Tonnerre d'applaudissements dans la salle. Goldberg, femme-flic mais surtout femme noire et agressive, ne laisse aucune chance à son interlocuteur, gentleman WASP qui de toute évidence préfère les blondes. Intelligente, drôle, lucide et résolue - elle est aussi le seul personnage à bénéficier de toute la sympathie du réalisateur comme du spectateur -, elle est à l'opposé des Noirs qui jouent les personnages secondaires pleins de bonhomie et de bon sens des films les policiers, pour autant qu'ils ne tiennent pas le rôle des méchants dealers. Avec son air rigolard et son regard perçant, elle semble dire à Robbins, qu'elle doit finalement relâcher, faute de preuves: "Va, tu ne perds rien pour attendre".

Altman a dû dire à peu près la même chose à Hollywood dont il était resté éloigné pendant plus de dix ans, parce qu'on considérait qu'il ne correspondait plus aux besoins, qu'il ne jouait pas selon les règles

du jeu en vigueur là-bas, bref qu'il n'était pas un "player". Altman est alors allé en France, il a travaillé pour la télévision, fait des mises en scène au théâtre et réalisé des tas de petits films fauchés dont la plupart ne sont pas sortis au Luxembourg. Lui qui avait visité, pour les noyer dans le ridicule, quelques institutions américaines telles que le mariage ("A Wedding"), la musique country ("Nashville") ou les psychiatres ("Beyond Therapy"), secoué quelques mythes, lui qui s'était attaqué à Buffalo Bill ("Buffalo



Tim Robbins dans "The player"

Bill and the Indians") comme à Nixon ("Secret Honor") et dénoncé sans faillir la politique politicienne ("Nashville", "Secret Honor", "Tanner"), n'allait tout de même pas se laisser vaincre aussi facilement. "The Player" est une description, pas forcément méchante mais impitoyablement lucide, du cinéma américain et, au-delà de Hollywood, de l'Amérique toute entière. Une Amérique livrée aux hommes d'affaires, dont la seule raison d'être est de faire fortune et le seul mot d'ordre "gagner". Le "player" est "quelqu'un qui fait partie d'un jeu et en observe les règles. La règle, ce sera en l'occurrence: employez les grands moyens, tuez quelqu'un, faites fortune, et vous aurez gagné", explique Altman en parlant de son film (1).

L'étonnant n'est finalement pas qu'Altman ait fait ce film - on n'en attendait pas moins de lui! - mais qu'il ait bénéficié, pour le tourner et le sortir, de certaines complicités à l'intérieur de Hollywood même. Une

bonne soixantaine de vedettes ont ainsi accepté de jouer leur propre rôle, et si quelques-uns (Cher, Elliott Gould, Karen Black ou Alan Rudolph) sont de vieux complices du réalisateur, d'autres ne le connaissaient pas. "Je leur ai raconté que c'était l'histoire d'un producteur qui tue un scénariste et s'en tire sans être puni. Tous ont rigolé et sont venus", dit Altman (2), qui a par ailleurs persuadé Bruce Willis et Julia Roberts - superstars aux honoraire vertigineux - à faire pour une bouchée de pain des apparitions où ils s'autoparodient avec un certain culot.



Tim Robbins dans "Bob Roberts"

L'attaque en règle, profondément amoral mais tout de même civilisée, qu'Altman mène contre Hollywood et l'Amérique de Bush paraît cependant presque anodine comparée à ce que produisent certains de ses collègues. Ouvert cette année par le fausset scandaleux "Basic Instinct", qui ne fait étalage d'une sexualité "pervertie" que pour mieux la dénoncer (la morale de l'histoire étant que toute relation sexuelle, à fortiori hors mariage et plus encore avec des bisexuelles, est dangereuse, voire fatale), le festival n'allait pas tarder à laisser l'image et la parole à des cinéastes autrement plus "explicites" (comme disent les Américains). Comment en effet ne pas sourire de l'indignation qu'auraient suscitée le derrière de Michael Douglas ou le sexe de Sharon Stone entrevus dans (la version européenne et non coupée de) "Basic Instinct", quand on vous inflige ensuite un très long nu frontal de Harvey Keitel dans "Bad Lieutenant" (d'Abel Ferrara, Un certain regard) assorti de la scène de masturbation la plus roublarde que l'on ait jamais vue dans un film! Dans cette oeuvre pour le moins "not politically correct", Keitel joue un flic corrompu qui passe son temps à fouiller les cadavres, au cas où qu'il resterait quelques grammes d'héroïne dans leurs poches, héroïne dont il se gave ensuite par tous les orifices imaginables, avalant quelques litres de whisky entre deux doses pour mieux les faire passer. Il arrête les jeunes filles sans permis de conduire pour les forcer à des choses innommables et, dans ses rares moments de lucidité, enquête sur le cas d'une

religieuse violée à l'aide d'un crucifix! Bien que le film s'empêtre un peu vers la fin dans des problèmes religieux visiblement inspirés de Martin Scorsese mais exprimés par Ferrara de façon grandguignolesque - ce qui enlève tout intérêt au film -, il n'en donne pas moins une image de l'Amérique (et de sa police) qui correspond assez bien à ce qu'on imagine caché derrière les émeutes de L.A.

Il est peu dire que la violence se trouve aussi au centre du premier film de Quentin Tarantino, intitulé "Reservoir Dogs" (Sélection officielle, hors compétition) également interprété par Harvey Keitel. Certains festivaliers, et non des plus délicats, sont même allés jusqu'à déclarer qu'ils n'avaient jamais rien vu d'approchable dans le genre! Tout le film se passe après un hold-up raté, alors que l'un des compères agonise par terre et que les autres se disputent à propos du butin et de la meilleure façon de s'en sortir. Se référant à des valeurs classiques du cinéma hollywoodien tels que l'amitié masculine, l'honneur et la loyauté, Tarantino finit par les annihiler toutes, laissant à la fin le spectateur littéralement seul face au vide et à la mort. Il ne reste pas la plus petite, la plus infime lueur d'espoir; rien que des cadavres, quelques flaques de sang et une oreille, arrachée à un flic et jetée dans un coin...

"C'est une histoire intrigante mais aussi très drôle", avait pourtant annoncé le réalisateur dans son dossier de presse. Et il a raison! Cette histoire, insoutenable s'il en est, est tragiquement et dérisoirement drôle. L'humour - macabre - des dialogues, le contrepoint fourni par la musique, la lumière qui accentue l'effet documentaire tout en créant une certaine distance, font de ce "Reservoir Dogs" un curieux mais excellent film l'un des meilleurs et des plus prometteurs du festival, exceptionnellement réussi pour un premier long métrage, de même qu'un commentaire caustique et désappointé sur l'Amérique contemporaine.

D'une certaine façon, "Simple Men" de Hal Hartley (Compétition officielle) s'apparente à cette veine. Même humour dans les dialogues, même regard déçu sur l'Amérique, même si tout n'est pas si noir ici et s'il reste quelque espoir aux héros de s'en sortir. C'est plutôt par le style que "Simple Men", injustement oublié au palmarès, se distingue. Un style très particulier, assez culotté, un peu comme du Jarmush affiné et purgé de toute tentation poétique. Les héros en sont deux frères à la recherche de leur père en cavale qui, en tant qu'ancien soixante-huitard, est accusé d'avoir posé une bombe devant le Pentagon! Le film démarre comme un road-movie mais ne va jamais plus loin qu'à Long Island qui est encore un peu New York et déjà une ville de province. Hartley s'était auparavant fait remarquer avec "Trust", variation très personnelle sur le sujet de la famille américaine, que l'on espère voir bientôt à Luxembourg.

Stylistiquement plus proche d'Altman, mais tout aussi acerbe, tout aussi empressé à remuer le couteau dans la plaie, tel est "Bob Roberts" (Quinzaine des Réalisateurs) que Tim Robbins (le "player" d'Altman) a tourné en tant que metteur en scène. En deux films et deux rôles (il joue également le rôle-titre dans son film) Robbins signale ainsi qu'il va falloir doré-

navant compter avec lui alors qu'on avait tendance jusque-là à le cantonner dans des personnages fades et un peu mous: le gros bêta de "Bull Durham", le Viking pas très doué de "Eric le Viking" ou le vétéran torturé par ses souvenirs de guerre dans "Jacob's Ladder". Il est vrai que sa participation récente à "Jungle Fever" de Spike Lee aurait dû nous mettre la puce à l'oreille: Robbins est un gauchiste, aussi gauchiste que puisse l'être un Américain et alors que nous nous plaignions, il n'y a pas si longtemps, en parlant d'Oliver Stone, qu'il ne se tourne plus beaucoup de films politiques aux Etats-Unis, Robbins nous en livre un beau. Et il n'y va pas par quatre chemins! Son Bob Roberts est un self-made-man millionnaire, un chanteur folk reconverti dans la politique de droite, grand manipulateur devant l'Eternel, le prototype du politicien calculateur et impudent. C'est bien simple: Nixon, Reagan et Bush vus par Oliver Stone apparaissent comme des enfants de choeur, de pauvres débutants face à ce Bob Roberts qui pousse le cynisme jusqu'à organiser un complot contre lui-même pour gagner quelques points aux sondages. Que ceux qui ricanent et accusent le film d'en faire trop regardent une seule fois CNN et ils verront que, comme dit le journal américain "Variety": le plus triste dans cette comédie cinglante est que tout cela est vrai! Comme Altman (auquel il a aussi emprunté son directeur de la photographie, Jean Lepine), Robbins s'est assuré le concours de quelques célébrités: le scénariste Gore Vidal joue le rôle du concurrent de Bob Roberts, tandis que John Cusack et Fred Ward (qui étaient aussi dans "The Player"), Alan Rickman, James Spader et Susan Sarandon (la femme de Tim Robbins) font des apparitions remarquées. Quand on se souvient du nombre impressionnant de vedettes aperçues dans "JFK" d'Oliver Stone, de Kevin Costner déclarant à la fin de ce même film qu'il y a quelque chose de pourri au pays de Bush, on se dit que le vent de la révolte commence à souffler sur Hollywood, même si pour l'instant, et à l'exception de "JFK", les grands studios hésitent encore à prendre parti et laissent ce créneau aux indépendants.

Heureux auteur de "Silence of the Lambs", ayant plusieurs fois reçu l'oscar, Jonathan Demme a ainsi réalisé pour une maison de production espagnole (!) "Cousin Bobby", un film documentaire, présenté dans la section "Un certain regard". Il y fait le portrait de son cousin, un pasteur de choc qui s'est établi dans un des quartiers les plus pauvres de Harlem. Et ne croyez pas qu'il n'y prêche que la bonne parole! Cousin Bobby sait fort bien que le Ciel n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. Il se bat donc contre la drogue et pour des logements décentes. Plutôt mal vu par ses supérieurs hiérarchiques, il a choisi de vivre avec les plus pauvres, pas pour se sacrifier avec eux, mais pour les aider, concrètement, en agissant avec eux. Il milite pour leurs droits civils depuis 40 ans et sait que rien n'a changé depuis le temps! Et ne voilà-t-il pas que cet homme de Dieu se plante en face de la caméra et déclare que l'Amérique est un pays profondément raciste et la Constitution des Etats-Unis basée sur l'inégalité des races! On le croit volontiers en découvrant les images des émeutes des années 60, juste après celles - vues à la télévision avant d'aller à Cannes - des événements de Los Angeles, des images qui se ressemblent étrangement, à trente ans de distance! Bobby proclame en outre, non sans une certaine fierté, avoir été l'un des meilleurs amis d'un

membre actif des Black Panthers et s'il ne défend pas la violence, il la comprend. Sacré Bobby! Et sacré Jonathan Demme qui a réussi un documentaire formidable, sincère et dans lequel il a le courage rare de s'impliquer lui-même!

Et ailleurs?

Ainsi, même si les grands studios n'ont pas réussi à imposer leurs productions cette année, le festival a tout de même été dominé par le cinéma américain. Le reste du monde a fourni des films de qualité mais qui ont rarement créé l'événement. Citons tout de même "Prague" (Un Certain Regard) de l'Ecosseis Ian Sellar (dont on avait déjà aimé "Venus Peter"), avec Sandrine Bonnaire, Bruno Ganz et surtout un jeune acteur écossais, Alan Cumming, étonnant de fraîcheur et de simplicité. L'histoire est celle d'Alexandre, un Américain qui arrive à Prague pour y retrouver un film dans lequel figurent des membres de sa famille, morts pendant la guerre. Le ton y est original, l'humour imprévisible, l'atmosphère à la fois étrange et séduisante, de sorte que l'on prend un rare plaisir à suivre ce voyage dans une Europe centrale imaginaire et énigmatique.

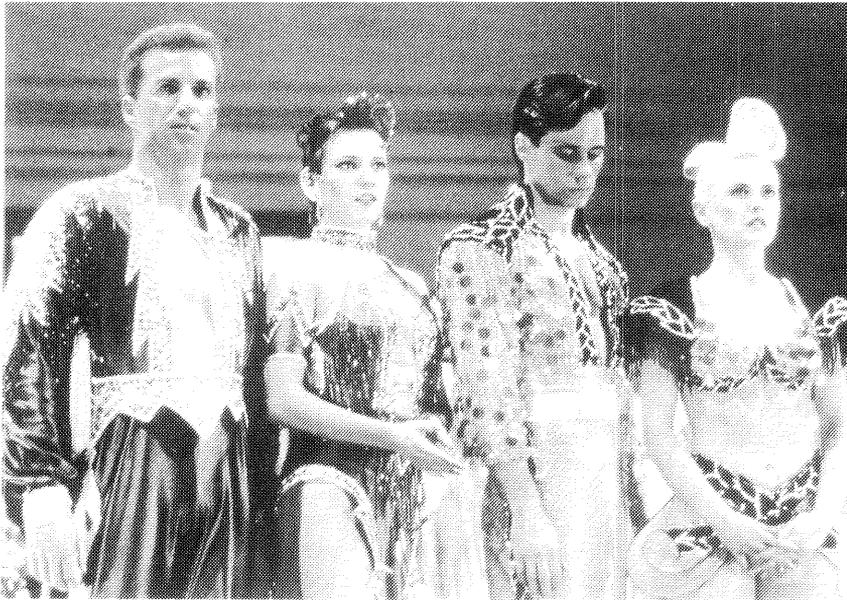
"Strictly Ballroom" de l'Australien Baz Luhrmann ("Un Certain Regard") a été l'un des films les plus courus du festival, d'une part parce qu'il offrait aux festivaliers un divertissement bien venu dans un festival où dominait la violence, mais aussi, plus simplement, parce que c'est un film formidablement entraînant et réjouissant, sans autre prétention que celle de procurer du plaisir au spectateur, ce qui, par les temps qui courent, est plutôt rare! Situé dans le milieu des concours de danse, le film a pour héros un jeune homme qui se bat pour imposer son propre style malgré les règles très strictes élaborées par les jurys. C'est "Flashdance" en beaucoup mieux, "Dirty Dancing" version humoristique. Comme son protagoniste qui adapte les danses classiques à son envie, Luhrmann joue avec les clichés du mélodrame et du musical avec une joie visible et très contagieuse.

Du Canada nous vient "Léolo" (en compétition), un film merveilleux qui aurait mérité de remporter la Palme d'Or et qui a été pourtant scandaleusement ignoré par les jurés du festival. Le réalisateur Jean-Claude Lauzon nous avait déjà séduits, il y a cinq ans, avec "Un zoo la nuit", film étrange sur les relations entre un père et un fils. Cette fois, il nous fait le récit d'une enfance, histoire banale s'il en est et mille fois racontée, mais il y a dans "Léolo" une tendresse et une lucidité, une franchise aussi, un mélange de tristesse et de bonheur qui en font un vrai chef-d'oeuvre, l'un des rares que l'on ait vu dans ce festival. Jugez-en un peu: né dans une famille ouvrière à Montréal, le petit Léon persiste à se faire appeler Léolo parce que, dit-il, son vrai père est un Sicilien qui aurait fait un enfant à sa mère par l'intermédiaire d'une tomate! Je m'explique: le Sicilien ayant assouvi une certaine envie au-dessus d'une caisse de tomates en partance pour l'Amérique y aurait laissé quelques spermatozoïdes. Très loin de là, au Canada, la mère de Léolo avait glissé et était tombée dans cette même caisse. Une tomate s'était alors malencontreusement nichée entre ses jambes. "Le médecin n'a pas osé affirmer à maman qu'elle était enceinte d'une tomate", ajoute

Même si les grands studios n'ont pas réussi à imposer leurs productions cette année, le festival a tout de même été dominé par le cinéma américain.

le petit Léolo qui en gardera la nostalgie d'un pays ensoleillé qu'il ne connaît pas, et il écrira, pêle-mêle, tout cela dans un cahier d'écolier, pour retrouver ses origines, pour dire qu'il n'est pas comme les autres, pour ne pas devenir fou. "Léolo" est un film sur le pouvoir des mots, sur le rêve et le refus, nous dit le dossier de presse; c'est surtout un film magique qui, jusque dans sa cruauté même, raconte l'enfance comme on l'a rarement vue au cinéma!

Que Cannes s'enflamme pour un film canadien, anglais ou australien, cela n'a rien d'étrange, mais que sur la Croisette on ne parle que d'un petit film belge, voilà chose plus surprenante! Tel a pourtant été le cas cette année lorsque la Semaine de la Critique présentait "C'est arrivé près de chez vous". Dans un festival où l'humour noir était pourtant à l'ordre du jour, ce premier long métrage de trois jeunes Belges réussit l'exploit de battre tout le monde de plusieurs longueurs sur ce terrain. On y voit en effet une équipe de cinéastes documentaires suivre, jour après jour, un meurtrier qui leur explique, exemples à l'appui, comment on s'y prend pour tuer une vieille dame, ou encore quelle est la règle mathématique qu'il faut connaître pour noyer un cadavre sans qu'il remonte à la surface. Après avoir démontré son savoir-faire, il les invite gentiment à prendre un "Grégory", apéritif consistant en un verre d'alcool dans lequel on plonge une olive attachée à un morceau de sucre pour qu'elle reste bien au fond du verre. Celui dont l'olive remonte la première paie la tournée suivante!



"Strictly Ballroom"

Tout le monde n'appréciera pas ce genre d'humour qu'on peut qualifier de "hara-kiri". Il serait d'ailleurs gratuit si les auteurs n'allaient pas plus loin en montrant comment l'équipe de cinéastes se voit peu à peu impliquée dans ces meurtres, y trouvant finalement un véritable et visible plaisir. D'une certaine façon, le spectateur qui se prend à rire de tout cela est également visé, et à la fin plane un drôle de malaise dans le film et dans la salle. Tourné à la façon d'un documentaire, pas toujours maîtrisé mais formidablement culotté, "C'est arrivé près de chez vous" est sans conteste l'un des films les plus intéressants du festival.

Le cas Cruchten

Pour la première fois au festival de Cannes, le Luxembourg présentait un long métrage. "Hochzäitsnuecht" de Pol Cruchten avait en effet été sélectionné dans la section "Un certain regard", sous la pression, semble-t-il, de Gilles Jacob, délégué général du festival. Il allait de soi qu'un film aussi stylisé que "Hochzäitsnuecht" ne pouvait pas provoquer l'enthousiasme général. On espérait quand même qu'il serait perçu comme la première tentative, intéressante et prometteuse, d'un jeune réalisateur ambitieux. Or était-ce dû à sa présentation tardive en fin de festival alors que les journalistes commencent à se fatiguer et ont l'esprit moins curieux, ou à une mauvaise campagne de presse, toujours est-il que le film n'a guère attiré l'attention. Tout au plus le "Monde" a-t-il relevé en passant que le réalisateur avait essayé de traiter avec originalité le problème de la drogue. Certains journaux ou revues n'ont fait aucun commentaire critique, tandis que d'autres se sont au contraire acharnés sur le film avec une hargne exagérée. Le journal "Libération" a ainsi parlé du "premier et (on espère) dernier film de Pol Cruchten" dans lequel on suit "durant cent quatre très longues minutes, des personnages moches et ennuyeux" (3). Même si "Libération" fait rarement dans la dentelle, on peut se demander pourquoi ils s'excitent tant à propos de ce film, alors qu'en toute objectivité, il vaut largement certaines autres productions sélectionnées à Cannes. C'est que, justement, même à Cannes, la presse est rarement objective et Pol Cruchten avait tout fait pour monter les critiques contre lui. Il avait ainsi déclaré à un journaliste qu'il se considérait comme le meilleur cinéaste du Benelux. Ce qui n'était pas très fûté parce que 1. le journaliste en question (Nick Roddick de "Moving Pictures International") est connu pour son ironie particulièrement mordante et 2. le président du jury de la Caméra d'Or attribuée au meilleur premier film - seul prix auquel pouvait prétendre "Hochzäitsnuecht" - n'était autre que le cinéaste belge André Delvaux!

Delvaux se trouvait alors à l'hôpital, mais Roddick ne s'est pas privé d'ironiser sur notre compatriote lors de sa présentation du film. "Moving Pictures" étant une des trois revues éditant des numéros quotidiens pendant le festival, tout le monde a ainsi pu prendre connaissance de la piètre opinion que Roddick se faisait de Cruchten (et non du film, dont il ne dit rien). Dans le "Film français", l'une des deux autres revues quotidiennes, Cruchten, interrogé sur ses films de chevet, a répondu entre autres: "mon prochain"! Allez donc expliquer aux journalistes que c'est de l'humour! A tout cela, il faut ajouter un dossier de presse agrémenté d'une interview de Pol Cruchten "entre cinématographie, musique et philosophie" (je cite!) et des proclamations du genre "c'est une fable shakespearienne rock'n roll" (une phrase que la quasi-totalité des journalistes ont reprise en ricanant). S'il est une chose que la presse déteste, c'est un tout jeune cinéaste qui manque aussi visiblement de modestie!

Même les "Fiches du cinéma", publiées pourtant par "Chrétiens Media Cinéma" (!) et dans lesquelles l'ISP devrait bénéficier de quelques complicités, ne se sont pas privées de dire du mal du film: "La seule raison qui justifie la présence de ce navet absolu à "Un certain regard" doit venir de sa nationalité luxembour-

geoise qui a dû sembler pittoresque aux sélectionneurs de cette section qui nous avaient habitués à plus de rigueur dans leur choix. L'histoire de cette jeune mariée droguée qui trouve la mort le soir de ces noces par la faute de sa belle-mère et d'un aigre-fin cynique consterne dès les premières images. L'interprétation est lourde, le scénario manque de clarté. Quant à la mise en scène, elle surprend à chaque instant par son manque de naturel et ses effets outrés. Le seul tour de force réalisé par l'auteur consiste vraiment à avoir réuni des fonds pour produire ce monument d'ennui."

(4) Savent-ils seulement qu'il les a réunis auprès d'une institution catholique?

Tout le monde heureusement n'a pas ainsi perdu son sang-froid. "Variety", la revue des professionnels américains, a bien regretté un certain manque de profondeur, mais a apprécié à leur juste valeur les qualités formelles du film, allant même jusqu'à le comparer avec les oeuvres de Chantal Ackerman (en plus dépressif) et David Lynch (5). Cela devrait suffire à mettre du baume au coeur de Pol Cruchten, mais on peut espérer tout de même qu'il retiendra la leçon et fera preuve dorénavant d'un peu plus de réserve.

Viviane Thill

(1) Positif, juin 1992 (2) Sight and Sound, juin 1992 (3) Libération, 18 mai 1992 (4) Fiches du cinéma, 27 mai 1992 (5) Variety, 8 juin 1992